

UN SACREMENT À REPENSER

Confirmation : Vers un parcours personnalisé ?

Les enfants de douze ans se préparant à faire leur confirmation ne cessent de diminuer en nombre. Qu'est-ce qui pousse encore les parents à inscrire leurs enfants pour ce sacrement ? Quelles sont les motivations de l'enfant qui prend cette décision ? Quel sens la confirmation, et plus globalement « les rites d'initiation », ont-ils encore dans la société ? Et quelle catéchèse pour demain ?



© Poluxfamily

Dans cette famille de cinq enfants, âgés de vingt-trois à sept ans, le changement dans la pratique des sacrements en général, et la communion solennelle ou la confirmation en particulier, est indéniable depuis une bonne dizaine d'années. Ainsi, Julia, onze ans, quatrième enfant de la famille, en sixième pri-

maire, se prépare à sa confirmation avec cinq enfants de sa classe. Il y a douze ans, sa grande sœur, Marie-Odile, qui fréquentait la même école primaire, avait fait sa communion solennelle avec l'ensemble de sa classe, à quelques exceptions. On assiste donc à un véritable renversement des tendances. Les enfants qui reçoivent le don du

Saint-Esprit sont aujourd'hui minoritaires. Le même phénomène est aussi observé pour les premières communions.

UNE TRADITION FAMILIALE

Pour Sophie, il n'était pas question de demander à sa fille Augustine si elle était

d'accord ou pas de faire sa confirmation. Les deux parents sont chrétiens ainsi que les grands-parents qui sont de plus très pratiquants. Dans ce contexte, il aurait été difficile voire impensable qu'Augustine ne la fasse pas. Il s'agit d'une tradition familiale. C'est le cas pour beaucoup de parents : la communion solennelle ou la confirmation sont inscrites dans les habitudes familiales. Une question d'éducation. L'événement est aussi l'occasion d'une fête en famille et, également, un rite de passage entre l'école primaire et secondaire, de l'enfance à l'adolescence. Mais il y a d'autres motivations. Pour Christelle, maman de deux garçons, c'est l'occasion de faire découvrir à ses enfants ce qu'elle a elle-même découvert : la foi. Pour elle, il est important que ses fils cheminent avec d'autres enfants de leur âge, ailleurs qu'à l'école. Même chose pour Véronique et Olivier, parents d'un trio avec qui ils veulent partager cette expérience de foi, une force qui les a accompagnés durant toute leur enfance et qui les a aidés à faire des choix dans leur vie. En inscrivant leurs enfants à la confirmation, il y a aussi l'espoir de leur donner « *quelque chose à quoi se raccrocher dans les moments durs de la vie et notamment lors d'un décès*, expliquent-ils. *Dans ces périodes de deuil, la foi permet d'espérer que tout n'est pas fini et qu'il y a une âme là-haut qui reste toujours avec nous, dans notre cœur. C'est ça aussi la religion : un accompagnement tout au long de la vie.* »

DES VALEURS POUR LA VIE

Par conviction, Florence, maman de Manon, a aussi voulu que sa fille fasse sa confirmation, bien que son mari ne partage pas sa foi. Elle a tenu à lui donner ce qu'elle a elle-même reçu de sa famille. Elle confie que la religion l'a aidée dans son parcours de vie et regrette que la société, matérialiste, mette trop souvent la foi sur le côté. « *Pourtant, les valeurs chrétiennes sont belles, notamment l'amour et la paix qui peuvent guider l'enfant sur son chemin de vie* », rappelle-t-elle.

Cela dit, si une minorité de famille fait le choix de la confirmation, cette génération réfléchit sans doute plus qu'avant au sens de la démarche. Certes, la préparation, la catéchèse ne sont pas toujours faciles. Ainsi, Nestor n'est pas très motivé car c'est encore une activité en plus, qui implique parfois de renoncer au foot qu'il aime tant. Et Julia râle parfois de devoir arrêter la télévision plus tôt le dimanche matin pour

être à neuf heures à l'église. Mais pour les parents qui gardent de bons souvenirs de ces années de catéchisme, il s'agit d'offrir aux enfants un bagage spirituel en espérant que cela les aidera dans la vie.

Et pour Florence, qui a accompagné sa fille dans ce cheminement en décidant d'être catéchiste, cette expérience a été enrichissante et a permis un bel échange mère-fille ainsi qu'avec les autres enfants du groupe.

CATÉCHISER LES PARENTS

Christelle pense aussi que les parents devraient s'intéresser davantage à ce qui se passe au catéchisme. Mais le temps manque parfois. Beaucoup de parents soulignent aussi la difficulté à participer régulièrement à la messe du dimanche avec les enfants car ce n'est pas toujours très attirant et le sens des rites n'est pas facile à comprendre. Françoise relève de son côté la difficulté pour les catéchistes de proposer un message qui rejoigne le vécu des enfants. Certains textes bibliques sont difficiles à interpréter et le message qu'on en retire est parfois fort moralisateur. Selon elle, il faudrait aussi réfléchir à un accompagnement des jeunes après la confirmation. Un avis partagé par Christelle qui regrette encore que pour beaucoup de parents, la communion solennelle ou la confirmation se résument uniquement à la fête, à célébrer un passage, mais que le sens religieux soit secondaire ou même absent.

François Barbieux, prêtre et responsable de la catéchèse dans le doyenné de Marche-en-Famenne, reconnaît qu'il y a beaucoup de parents qui inscrivent leur enfant par tradition. Ils ont certes un vécu chrétien - le désir de religiosité, de spiritualité est toujours là - mais souvent une méconnaissance du christianisme. Or, pour François, on ne peut pas catéchiser les enfants sans les parents. « *La foi, c'est un cheminement qui se fait d'abord en famille, cellule de base* », dit-il. Dans ce but, des rencontres avec les parents sont organisées afin de les impliquer davantage dans l'éducation religieuse de leur enfant.

UNE SOCIÉTÉ DÉCHRISTIANISÉE

Pour le Père André Fossion, il faut envisager la catéchèse autrement, en tenant compte du monde qui a changé. D'abord, l'adolescence commence de plus en plus tôt et se termine de plus en plus tard.

« *L'allongement des études supérieures, la difficulté à trouver un emploi, la vie chère, l'hésitation à se lier tôt et durablement sur le plan affectif, tous ces facteurs contribuent à cet allongement de la maturation humaine*, indique-t-il. L'entrée dans la vie adulte se fait aux alentours de la trentaine. C'est pourquoi, il faut réfléchir aux différentes démarches catéchétiques qui pourraient être proposées aux moments clé de ces trente premières années d'existence. Il faut aussi prendre en compte le fait que le rapport à la foi chrétienne ne va plus de soi comme auparavant où elle faisait partie des évidences, des coutumes avec parfois un caractère obligatoire. À douze ans, tout le monde faisait sa communion solennelle, c'était une démarche qui allait de soi. Mais la société actuelle démocratique, pluraliste et multi-religieuse, transmet d'abord la liberté religieuse. Par conséquent, l'adhésion à la foi devient une question personnelle. Selon André Fossion, « *On ne naît pas chrétien ; on le devient par un libre assentiment.* »

UN PARCOURS PERSONNALISÉ

Pour ce prêtre jésuite, il sera de plus en plus difficile de proposer des rites pour tous à un âge précis. Il faut personnaliser davantage le cursus. « *Les sacrements n'ont pas d'âge. Ce qui importe, c'est que le catéchisé, dans son cheminement de foi, passe par des étapes rituelles non point parce que l'âge est arrivé mais parce qu'il en aura mûri le désir.* » Il faut donc construire un parcours catéchétique qui, outre la maturation personnelle de la foi, prenne en compte plusieurs facteurs. D'abord, permettre au plus grand nombre de recevoir, dès le début de l'adolescence, les trois sacrements d'initiation dans l'ordre suivant : baptême, confirmation et eucharistie. Ensuite, multiplier des occasions de professions de foi, à des moments clé de l'existence, dans le cadre d'une confession de foi de toute la communauté chrétienne. Rendre possible le baptême à tout âge et donc développer systématiquement le catéchuménat des jeunes et des adultes. Enfin, tout ce parcours catéchétique sera soutenu par une communauté chrétienne vivante s'appuyant sur le dynamisme de jeunes adultes.

Cathy VERDONCK

La catéchèse subit de profonds changements depuis quelques années. Dans beaucoup de paroisses, on n'organise plus la communion solennelle en sixième primaire mais la confirmation.

LA PAROLE DE L'ENFANT

« C'est moi qui décide ! »

Les convictions religieuses sont affaire personnelle, tout le monde en convient. Même pour les enfants. Reste à savoir à partir de quel âge les enfants sont capables de faire leurs propres choix.

Jadis, il était assez classique d'affirmer que les parents choisissaient de baptiser leurs enfants et que ceux-ci ratifiaient ce choix lors de la profession de foi. On le disait, mais beaucoup de parents considéraient que cette ratification allait de soi. Les enfants qui « ruaiant dans les brancards » et ne trouvaient plus aucun intérêt à la religion, s'écartaient alors petit à petit de la pratique durant l'adolescence, à mesure que la capacité des adultes à les contraindre faiblissait.

DOLTO EST PASSÉE PAR LÀ

Mais depuis Françoise Dolto, les enfants sont considérés comme des personnes à part entière. Leur parole est écoutée et leurs choix sont respectés. La Déclaration des Droits de l'Enfant consacre d'ailleurs leur droit à la liberté de conscience et de religion.

Il ne faut plus attendre l'adolescence pour que des enfants décident de prendre leurs distances vis-à-vis de la religion et l'attrait de la fête et des cadeaux liés à la profession de foi ne suffit plus à les motiver.

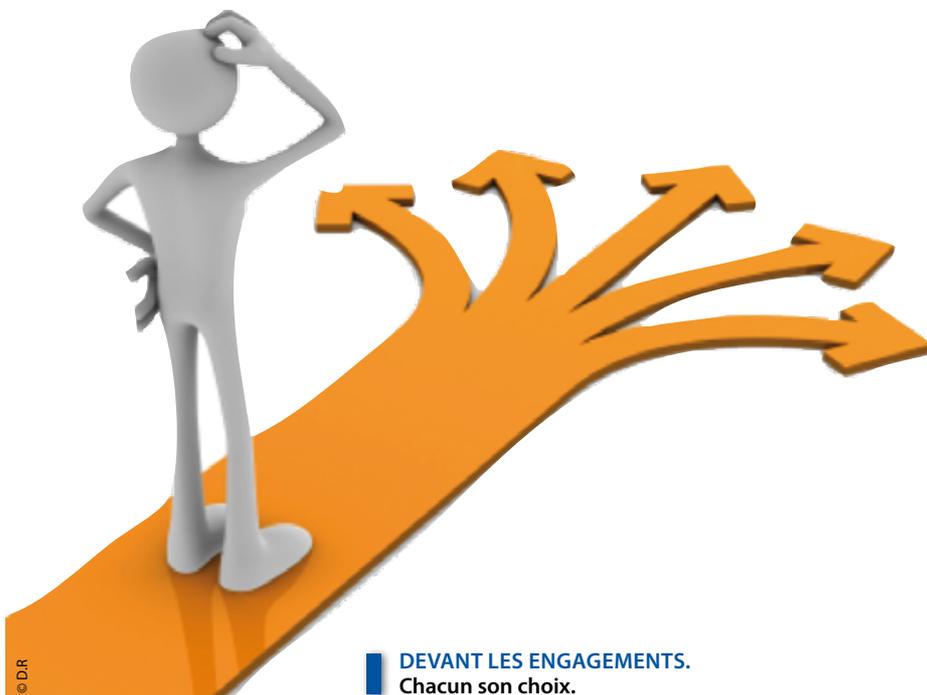
Déjà, pour la première communion, il n'est pas rare que certains refusent de s'engager sur le chemin qu'avaient imaginé leurs parents. Le choix se marque surtout négativement. Les raisons peuvent aller d'un désintérêt pour les questions spirituelles au refus de consacrer autant de temps à la préparation. Quant aux motivations positives, elles peuvent être très diverses. Laurianne a demandé aux enfants de son groupe de catéchisme pourquoi ils faisaient leur communion. L'un n'avait pas de réponse. Le deuxième ne s'était jamais posé la question : cela va de soi dans la famille. Quant au troisième, c'est pour faire plaisir à sa maman, parce que son papa, lui, n'en a rien à faire.

CHACUN SON CHOIX

Quand est arrivé l'âge où, traditionnellement, on se prépare à « faire sa communion », les parents de Félicien lui ont expliqué en quoi cela consistait. Intéressé par les questions spirituelles, il a décidé de s'inscrire dans la démarche. Son frère, par contre, un an plus jeune, a rapidement déclaré qu'il ne voulait pas. Il pense que « quand on est mort, on est mort » et il ne croit pas à toutes ces histoires qu'il entend au cours de religion. Chaque fois que ses parents l'ont emmené avec son frère à une célébration, il a adopté un comportement un peu chahuteur, destiné à bien marquer sa distance. Pour sa maman, c'est clair : « On laisse plus de place aujourd'hui dans les familles à l'opinion des enfants. Ils ne font pas nécessairement partie du débat sur tous les sujets, mais dans le cas d'une démarche de foi, cela les concerne particulièrement. Il me semble que les arguments de mon plus jeune fils tiennent la route et nous avons donc accepté son choix, qui ne semble pas guidé par la seule facilité. Peut-être ne fait-il que répéter ce qu'il a entendu de son père, incroyant... Difficile à savoir. »

Les choses se compliquent lorsque les parents sont séparés et ont des opinions très opposées au sujet de la pratique religieuse. L'enfant peut être confronté à des pressions en sens divers et avoir envie de rester loyal vis-à-vis de chacun de ses parents. Difficile alors de faire un choix, surtout à douze ans. Un enfant confiait ainsi qu'il avait accepté de faire sa communion pour faire plaisir à sa maman, mais qu'il avait croisé les doigts dans le dos au moment de sa profession de foi pour respecter l'athéisme de son père.

Si la parole de l'enfant est davantage respectée aujourd'hui, cela ne suffit pas à résoudre toutes les questions...



DEVANT LES ENGAGEMENTS.
Chacun son choix.

José GÉRARD

ALTERNATIVE

L'« adofête » de Benjamin

Que faire quand on se projette dans l'avenir et qu'on voudrait partager avec ses proches des valeurs humaines et évangéliques sans pour autant « faire sa communion » ? Inventer une fête qui rassemble et porte du sens.



LES TROIS FRÈRES.

Chacun a choisi son chemin mais avec une même mélodie.

« Dans mon entourage, il n'y avait pas de copains proches qui faisaient leur communion », témoigne Benjamin. Il y a dix ans, ce jeune étudiant fréquentait l'école de Leignon, un petit village du Condroz cinacien. Fin du primaire, c'est le moment où l'on propose aux futurs ados de se préparer à la profession de foi. « Il fallait y consacrer un samedi sur deux pendant deux ans, se souvient-il encore aujourd'hui. Pour moi, cela remettait en question des activités qui me tenaient à cœur et dans lesquelles je m'épanouissais : le football et la musique. Et puis, il y avait chez moi comme un ressenti en contradiction avec l'Église. »

Pour autant, Benjamin avait quand même envie d'organiser une fête spécifique, avec sa famille et ses amis. « Ce n'était pas l'idée de recevoir des cadeaux qui me motivait mais bien le fait de se rassembler et de partager des valeurs, du sens. Avec mes parents, qui ont été très respectueux et ouverts, j'ai discuté et réfléchi pour trouver une alternative. » Ainsi est née l'« adofête » de Benjamin.

SYMBOLES

Un dimanche de juin, sa famille, ses parents et marraine, ainsi que ses amis se

sont donc retrouvés dans une petite salle louée pour l'occasion. La journée a commencé par un temps d'expression et de partage. Chacun apportait un objet pour symboliser les valeurs et les convictions à partager et à transmettre à Benjamin : un tilleul à replanter dans le jardin pour signifier la croissance, une ancienne photo de famille, une carte du monde, un poème, des objets qui évoquent la forêt, un livre de cuisine « que j'ai utilisé à la maison et au kot et grâce auquel j'ai même fait un marbré ! ». De ses parents, il a reçu le livret de son baptême et un saxophone. Un bel instrument avec lequel il a accompagné la chanson composée pour l'occasion. « Mes parents m'ont aussi officiellement remis la clé de la maison. Je pouvais désormais rentrer à Corbion même s'ils n'étaient pas là. C'est une manière de me dire : "Fais les choses par toi-même, on t'aide à t'émanciper." C'est un signe de confiance, une invitation à l'autonomie et à la responsabilité. » Et si c'était à refaire ? « Sans hésiter, répond-il, cela m'a vraiment marqué. Mais à 14 ou 15 ans, ce serait mieux. »

MÊME MÉLODIE

Benjamin a conservé tous ses cadeaux dans une armoire vitrée : « Ils n'ont pas de valeur marchande, mais j'y tiens et,

de temps en temps, je les regarde... » Aujourd'hui, il a pris du recul et poursuit des études supérieures. Sirotant son café, il ajoute : « J'ai appris à réfléchir et à essayer de comprendre le monde dans lequel on vit, un monde multiculturel avec ses conflits, notamment religieux. Pour moi, les valeurs portées par Jésus sont importantes, j'en suis convaincu. Mais c'est la forme que cela prend parfois qui me déçoit. » Et de raconter les funérailles d'un de ses amis où le célébrant n'a pas tenu compte de ses convictions : « Il a fait la célébration et a parlé comme si mon ami était croyant alors qu'il ne l'était pas. C'est dommage. »

Antoine, son frère cadet, n'a pas pris le même chemin puisqu'il a fait sa communion : « Il avait de bons contacts avec le curé, était enfant de chœur, fréquentait le Patro... Et puis ses copains de classe la faisaient aussi. » Baptiste, le troisième, a choisi d'imiter son aîné. Du moins en partie. Lui non plus n'a pas fait sa profession de foi. Il a organisé à la maison une « sodateuf », version verlan de l'adofête. Chacun des trois frères a ainsi vécu et célébré son itinéraire. Mais lors des fêtes, si les paroles étaient différentes, la mélodie de la chanson était identique.